



**Linx**

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

**7 | 1995**

**Saussure aujourd'hui**

---

## Saussure, un nouveau nominalisme ?

**Pierre Caussat**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1169>

DOI : 10.4000/linx.1169

ISSN : 2118-9692

### Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1995

Pagination : 275-291

ISSN : 0246-8743

### Référence électronique

Pierre Caussat, « Saussure, un nouveau nominalisme ? », *Linx* [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 16 juillet 2012, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1169> ; DOI : 10.4000/linx.1169

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

---

# Saussure, un nouveau nominalisme ?

Pierre Caussat

---

- 1 Un tel titre implique et engage un détour considérable. Pour quel intérêt ou quel profit ? Le terme de « nominalisme » n'est déjà pas si clair ou univoque qu'il n'exige de laborieuses mises au point. N'est-ce pas alors prendre le parti de la complication, voire de l'obscurité, que d'y associer Saussure, de le faire s'affronter à un concept porteur d'un débat qui lui est peut-être totalement étranger ? Les risques sont multiples : quant à l'histoire et quant aux « doctrines » ; par exemple, en tentant d'associer Saussure à l'histoire, présumée complexe et longue, du nominalisme, ne prend-on pas le risque de construire une continuité qui, outre qu'elle ruine ou réduit l'originalité de Saussure, compromet, voire efface, les discontinuités sans lesquelles il n'est pas d'histoire digne de ce nom (l'histoire tendant alors à refluer vers une nature simplement plus mouvementée) ? Il est vrai qu'on se prive aussi, le cas échéant, d'une production de sens liée à la mise en série de figures singulières, délivrées ainsi de la mythologie d'une origine imprévisible et miraculeuse, rendues signifiantes par la multiplicité potentielle des rencontres qu'elles affrontent et des réponses qu'elles leur retournent
- 2 C'est l'hypothèse – ou le pari – qui nous guidera ici : celle d'une histoire longue, porteuse de provocations incessantes, c'est-à-dire de possibilités de sens liées aux ruptures qu'elle ne cesse de combiner et même d'enchaîner ; autrement dit, d'une « histoire actuelle », selon le mot de Pierre Alferi : « ce qui est historique vaut seulement quand cela cesse d'être strictement historique<sup>1</sup> » ; ouvrir l'horizon dans l'espoir de le voir s'animer sous l'action de figures contrastées, de conflits soutenus qui maintiennent une tension génératrice de sens attendu et imprévisible. Encore une fois, le risque est grand de tout perdre : la reconnaissance du passé comme tel et les potentialités du présent : élargir l'horizon, c'est peut-être le surcharger et le brouiller. Mais le risque serait encore plus grand à s'y dérober et à refuser l'aventure, celle d'une histoire longue (peut-être même abusivement allongée) dont les méandres dessinent une expérience tenacement poursuivie, scandée, de moment en moment, par des acteurs (il vaudrait peut-être mieux

parler de témoins) éminemment singuliers et irremplaçables. Saussure est l'un d'eux ; il n'est pas le seul et cette confluence ne le diminue pas, au contraire ; elle lui promet une pluralité d'altercations dont il pourrait bien ressortir enrichi et magnifié,

- 3 De toutes façons, je n'ai pas le choix. A cette exploration ouverte, élargie, je suis contraint doublement : par mon rôle de simple animateur qui m'interdit une intervention « pleine », gagée sur la patience minutieuse, qui m'invite à faire bref, sans me condamner à faire formel ou vide ; et par mon statut d'allogène (philosophe parmi les linguistes) dont je vais, à tort ou à raison, m'autoriser pour me livrer à des raccourcis sur des télescopes que je souhaiterais suggestifs et saisissants mais dont rien ne garantit qu'ils échapperont au triste destin de gribouillis prétentieux et informes. Cantonné à la manière de Socrate, au rôle de poisson-torpille, tout m'invite à faire de ce cantonnement un prétexte à provocations stimulantes, par conséquent, si tout se passe bien à irradiations fulgurantes. Que le dieu du langage m'entende et m'exauce ! Mais qu'il sache, comme vous tous ici qui allez m'entendre, que ce que j'ai tenté, je l'ai fait au nom d'une responsabilité peut-être mal placée, mais, je l'espère, jamais dévoyée ni abusive.

## Qu'est-ce que le nominalisme ?

- 4 C'est d'abord un terme générique donné à un mouvement d'une extraordinaire complexité ; impossible à définir de manière parfaitement univoque, mais qu'il est possible de ressaisir dans l'unité d'un projet, sinon d'un processus. En très gros c'est une dérive continûment reprise et amplifiée par rapport à Aristote, référent-origine, fondateur.
- 5 **A) Aristote (ou aristotélisme).** Il faudra fortement résumer. Pour l'essentiel, l'aristotélisme, développe un « ontologisme » conséquent, c'est-à-dire un réseau de dépendances articulées dont les différents éléments sont soudés les uns aux autres et comme obligés les uns à l'égard des autres de par leur appartenance à l'unité et à l'identité de l'être. (Je renvoie au début célèbre du « Peri hermeneias » : choses, représentations et voix, plus écrit, déroulent les différents moments d'une composition solidaire, continuée sans rupture, ce qui autorise à parler d'inhérence compacte. Celle-ci se retrouve dans l'« ordre du discours » (qui, du coup, ne revendique aucune autonomie) ; l'ordre du ἀγαμαινεῖν ne constitue qu'une région dépendante au sein de l'être indivisible. On a bien une liaison entre ὄνομα et ῥῆμα mais qui ne fait qu'exposer et comme expliciter les nervures mêmes de l'être tout entier, ses propres ramifications où il se donne à voir. Le λόγος légitime est ἁποφαντικός énoncé déclaratif, explicatif (au sens d'une auto-explicitation), mieux encore jugement par lequel et dans lequel l'être se juge lui-même. Ainsi le verbe par excellence est le verbe « être » dont l'adjonction au « nom » produit une proposition tout à la fois grammaticale et logique : la combinaison sujet-prédicat fondée sur une prédicabilité essentielle, immanente à l'architecture des choses et du monde. La dicibilité manifestée dans le jugement ne fait que témoigner de la divisibilité inscrite dans les choses et qui leur permet de se révéler (diviser pour s'affirmer, être et s'exprimer sont réciproques).
- 6 Une série de questions s'imposent sourdement ; non posées par Aristote, elles émergeront peu à peu à mesure de la distance prise à l'égard du fondateur : la question du « vrai » et « faux » (comment est-il possible de « dire faux » ψεύδεσθαι ?) ; la question de l'affirmation et de la négation (comment l'affirmation pourrait-elle se suspendre, ou, pire, se contrarier ?) ; enfin - mais cette question rassemble toutes les autres - à quoi bon le

discours s'il ne fait que reproduire un ordre pré-existant ? A quoi bon le jugement - et d'où le jugement ? - si les choses sont déjà « pré-jugées » ? Cette question est radicale et dévastatrice ; elle porte en elle une puissance de provocation (destructrice et innovante) qui conduit à faire émerger l'ordre du langage d'abord, celui, subversif, de la langue, ensuite. (Pour l'histoire, elle trouve sa première manifestation dans le ΛΕΚΤΌΝ (dicibile) stoïcien, cet être sans être (μη ὄν), incorporel, voire immatériel, revendiquant une formalité « logique » autonome).

- 7 **B) Le desserrement d'Aristote.** C'est là une histoire extrêmement longue et sinueuse dans laquelle on ne fera que des prélèvements très partiels. On connaît - pour le trouver fréquemment cité - le début de l'Isagoge de Porphyre qui, s'interrogeant sur le statut des espèces et des genres, rassemble en fait tous les problèmes en suspens dans la philosophie grecque, de Platon aux Stoïciens, mais d'une manière telle que, mises ensemble, les différentes thèses révèlent leur caractère problématique, ce qui conduit indirectement à induire une spécificité propre des opérations, ou des fonctions, du discours (appréhendé, interrogé dans sa littéralité - matérialité - propre. Or, c'est ce propre, précisément, qui se trouve souligné et renforcé par les investigations de Boèce. Pour des raisons logiciennes : les « catégories » d'Aristote portent moins sur les genres des choses que sur

« les discours (sermones) signifiant les genres de choses... Car s'il avait fait une division au sujet des choses, il n'aurait pas dit « signifie » ; la chose est en effet signifiée, elle ne signifie pas d'elle-même » ; et Boèce insiste : la chose n'implique d'elle-même nulle affirmation. « Les choses, en effet, si elles sont liées, n'effectuent d'aucune manière une affirmation, car l'affirmation est dans le discours (oratio) »<sup>2</sup>

- 8 De là une double conséquence : le nominalisme mériterait plutôt de s'appeler « sermonalisme », comme certains l'ont proposé ; et on voit pointer ici la tentation « formaliste », exclue chez Aristote, présente dans le jeu des figures de syllogismes, où ne doit pas nous troubler le soupçon que les propositions et conclusions pourraient être fausses, puisqu'a été entreprise l'exposition « non des vérités des choses, mais des connexions de syllogismes, des figures et des modes<sup>3</sup> » Émerge ici, comme le fait remarquer E. Arnold, l'idée d'une « vis formae » qui va marquer si durablement le développement des formalismes logiques, au point de rendre ces deux termes redondants. Mais l'émancipation logicienne est portée par une argumentation théologique, en référence au discours biblique ; entre choses et vocables s'interpose la *nominatio* oeuvre de l'homme. Une fois les choses mises en place selon la constitution de la nature, il fut réservé "au seul genre humain de pouvoir leur imposer des noms. D'où il s'est fait que l'esprit de l'homme, ayant parcouru toutes choses une à une, attachât à chaque chose des vocables<sup>4</sup>« C'est là le site, et comme le gîte, de la fameuse « impositio vocum », appelée à une longue postérité, berceau de la question lancinante de l'« origine du langage ». Or, cette origine entraîne un double effet : une pluralité des choses et des « voix » (anticipation de l'idée d'un univers multiple - choses et sonorités - ; et l'idée du « langage » comme d'un ordre second, dérivé sans doute, mais revendiquant son ordre propre, redoublé par la mise en ordre « grammaticale » (formes des noms - cas - et des verbes -temps-). « Langage » est peut-être trop fort, mais la voie est ouverte.
- 9 **C) Signification et supposition.** Ce dernier terme marque le point de fuite d'une dérive toujours plus accentuée à l'égard de l'inhérence aristotélicienne ; fuite à la fois tenace et encombrée d'hésitations, dont le devenir n'est pas aisé à reconstituer, comme on peut le voir à la monographie que lui a consacrée Edwin Arnold et qu'il tente de repérer entre, pour le dire en gros, Abélard et Guillaume d'Ockham. On voit changer peu à peu le statut grammatical du verbe « supponere », passant d'un passif (« supponitur » employé à peu

près comme *subsumitur* » - sujet subsumé sous un prédicat -) à l'actif et à l'intransitif (« *supponere pro* »). Or, en passant d'un stade à l'autre, ce qui se marque c'est l'intervention active, du langage d'abord en tant qu'opération spécifique, de son opérateur ensuite (sujet parlant). Ce déplacement a des effets considérables, au point qu'on peut risquer l'expression de « renversement ockhamien » ; pour la signification, d'abord, le signifier devenant la relation d'un concept, *représentant*, à une chose, objet représenté, relation s'instituant à la place, laissée vacante, de l'inhérence (le concept signifie en tant qu'il renvoie à une « *persona* » au lieu d'émaner d'une « *essentia* » ; et la supposition s'impose comme hypothèse seconde, appelée à amplifier ce jeu de relation, articulé dans la proposition elle-même. « Elle fournit au rapport logique entre membres du jugement la formule qui correspond à leur relation de signe aux objets réels<sup>5</sup> ». « La supposition (nous permet) de rendre compte d'usages concrets des signes, de penser la signification dans son exercice<sup>6</sup> ». Exercice double : référence à un objet réel (donné dans le monde), opérée par la combinaison d'intentions multiples exprimées dans les différents termes de la proposition. « Propriété des termes » : cette expression consacrée change de sens ; de propriétés inhérentes on passe à des rôles, ou des fonctions, diversifiés.

- 10 **D) Destruction de l'ontologie.** C'est le principe et l'horizon du renversement okhamien. La théologie affronte et brise l'ontologie, au nom de Dieu dont il est dit qu'il crée *ex nihilo*. Pris à la lettre, ce dire entraîne la ruine de la « nature », entendue comme ordre éternel et nécessaire ; à sa place prolifèrent les multiplicités singulières. Mais alors l'ordre a disparu ? Et voilà bien le défi majeur : l'ordre comme construction seconde, postérieure, à partir des singularités et avec elles. Cette philosophie institue la première esquisse, éclatante, d'un rationalisme de l'expérience, autrement dit empirisme, se démarquant radicalement d'une rationalité d'essences éternelles, élaborant une synthèse paradoxale de la contingence et de l'ordre. Au cœur de cette relation conflictuelle se dessine en creux la place du langage ; or, celui-ci est, dans la rigueur des termes, absent, ou plutôt suspendu et dilué ; non pas refusé, mais comme retenu et asservi.

## L'absence de la langue

- 11 Il y a une équivoque dans ce sous-titre, puisqu'il parle de « langue », alors que les lignes immédiatement précédentes ne se référaient qu'au « langage ». Formellement indéniable, cette équivoque est en même temps partielle et fructueuse ; elle repose, en effet, sur une distance entre langue et langage qui entretient une tension critique dont elle peut jouer à des fins significatives, même si ce sens possible doit être seulement présupposé pour le moment. Il y a là un écheveau fort embrouillé dont le démêlage pourrait bien réserver des surprises intéressantes. En guise de délimitations provisoires, on proposera les notations suivantes : le terme de « langage » implique ici un sens réduit qui ne permet pas de le confondre avec la « langue » ; mais, coupé de sa relation possible à la langue, le langage se condamne à rester une fonction impersonnelle, guetté par sa captation au profit d'une « nature » ou de ses équivalents ; ce qui, du coup, laisse la langue sans emploi, ou la réserve à des emplois inaccessibles, peut-être même inanalysables. Ce qui revient à présumer que seule une co-aptation des deux termes, en les délivrant de leur élément, stérile, peut les rendre à leur vérité et à leur fécondité, ce qui revient sans doute au même. Or, c'est là, dit à très gros traits, le sens de toute la linguistique moderne ; sens, pour l'heure, seulement potentiel et latent, mais qui, déjà, peut contribuer à instruire le

processus qui y conduit. En d'autres termes d'où vient que le « nominaliste » Ockham n'ait pas élaboré, ou ensemencé, une linguistique ?

- 12 **A) La division ockhamienne.** La théologie d'Ockham fonde une division à la fois claire et grosse d'équivoques : entre la « puissance absolue » de Dieu, créateur « de nihilo », tenu à rien d'autre que ce qu'il décide librement, et la « puissance ordonnée », effet de la première dans le champ des êtres créés ; puissance réduite, mais non abolie, travaillant entre des limites instables, à un bout un ordre ouvert, aux limites du désordre (miracle) et, à l'autre bout, un ordre stabilisé, au point de mimer une nature, sans pourtant s'y abolir. Ordre de la contingence : il y a des lois, qui n'ont cependant rien de nécessaire (d'une nécessité intemporelle), il y a des régularités opérant des synthèses continuables, sans prédétermination. D'où des tensions que l'histoire ultérieure explicitera. En toile de fond : sur l'effacement de la nature, le jeu des « conventions » et des « habitudes » (deux termes pratiquement équivalents), indépassables et contestés (cf. l'affrontement fameux de Kant contre Hume, d'où l'effort de Kant pour définir des synthèses contraignantes). En réalité, on aura un incessant mouvement de balancier entre fermé et ouvert, et inversement (Kant et Wittgenstein sont ici deux témoins significatifs, voire homologues).
- 13 **B) Puissance ordonnée (seconde) et langage.** Le langage est, ou pourrait être, la figure exemplaire de ces tensions, à condition que celles-ci soient préservées ou, mieux, entretenues (et alors on aurait vraiment affaire à du langage). Or, elles ont été réduites, voire effacées par un empirisme réducteur qui s'est subrepticement aligné sur le rationalisme décrié, mais seulement inversé, et, par conséquent, maintenu comme son ombre. En d'autres termes, l'empirisme a secrété et hypostasié l'expérience comme *donnée*, assourdissant ainsi le projet d'une tâche à construire, ou, au moins, à instruire. Dans le domaine du « langage », on aura, en suivant les termes d'Ockham :
- 14 a) *quant à la « signification »*, la réduction du concept au statut de « signe représentant », ouvrant la voie à la « sémiotique » d'un Locke (pour ne retenir que la figure la plus fameuse) ;  
 b) *quant à la « supposition »*, la tentative d'inventorier les opérations et les modes intervenant dans les ensembles propositionnels, ce qui, très en gros, ouvre sur la constitution d'une « grammaire rationnelle » (théorie de syntaxe comme système d'agencements grammaticaux et logiques, matrice des formalismes logiques jusqu'à nos jours).
- 15 La syntaxe et la sémiotique (ou sémantique) ainsi réduites se combinent pour constituer un ensemble, en droit complètement ordonné, des opérations discursives qui structurent l'expérience ; avec cet effet paradoxal que, sur les traces effacées d'Aristote, (nature et essences refusées), elles en marquent comme le regret nostalgique (Aristote inversé, donc, là encore, maintenu ?).
- 16 **C) Puissance absolue de la langue.** Cet effet bénéficie du report à Dieu de ce qu'implique, en lui, l'exercice de la « puissance absolue » et qu'on qualifiera, non sans risques intempestifs, de « langue ». Hypothèse non gagée par Ockham qui pratique un fidéisme et un agnosticisme radicaux et s'interdit de dire ce qui « se passe » en Dieu, d'autant que rien ne s'y passe que par la puissance illimitée d'un vouloir transcendant à toute raison. Mais, en même temps, un tel vouloir se laisse interpréter comme le discours que Dieu parle avec lui-même (et avec ces multiplications de lui-même que forment les personnes de la Trinité). Là où l'empiriste se tait, le « mystique » ne renonce pas à écouter et à traduire. On peut en trouver un indice dans quelques fragments de Maître Eckhart

cités par V. Lossky<sup>7</sup>, où on repérera, non sans forcer un peu le texte, trois niveaux : celui de la « locutio » (ou *collocutio*) que Dieu mène avec l'homme (à l'exemple du dialogue mené entre le miroir qui répond aux formes qu'il reçoit) - dialogue qui, dans ses moments les plus accomplis, opère « *voce consona* » ; celui, implicite, de la « *collocutio* » que Dieu mène avec lui-même ; et celui, dégradé, du langage des hommes entre eux (pour lequel M. Eckhart emploie le terme dépréciatif de « *loquela* » qu'il précise ainsi : « *sermo exterior, vestigium quoddam et imperfectio* »). Distinguée de la « *loquela* » (extérieure, donc dissonante), la « *locutio* » mérite seule le titre de parole vive et pleine (*vox consona* : énonciation et réponse y sont indéfectiblement égales, sans perte ou dégradation). Seul aussi Dieu en est capable : *collocatio* des personnes divines dans l'unité d'une parfaite entente.

- 17 **D) Bilan provisoire.** La distinction « *loquela/locutio* » (approximativement langage / langue), si elle a le mérite de repérer des puissances contrastées, a le défaut de pousser le contraste jusqu'à une opposition tranchée, finalement réductrice de l'une et de l'autre. Il faudrait inventer leur transfusion ; et c'est peut-être ce qui se fait avec l'idée moderne de « langue ».

## L'expérience de la langue

- 18 Hypothèse abrupte, voire brutale : la langue ne sera proprement assise qu'à partir du moment où les deux puissances entrèrent en contact et s'échangeront continûment ; l'expression manque de force ; il faut, en effet, penser l'image de la « transfusion » qui a surgi à la fin du chapitre précédent : une fusion qui, bien loin de produire une moyenne égalisante entre les deux termes, opère une conversion mutuelle de chacune des puissances par l'autre, dans la mesure où, entrant en l'autre, elle en reçoit une impulsion qui l'exalte en l'obligeant à réduire ses prétentions propres ; double réduction : de l'absolu illimité d'un côté, de l'ordre trop limité de l'autre ; de cette interpénétration peut naître, et va naître, une puissance « ordonante », dont l'ordre n'est jamais épuisé et a toujours du mouvement pour aller plus loin, puisant dans ce surplus en attente un supplément de puissance ; une puissance d'ordre à ordre intense et partielle, jamais stabilisée, réservant des fractures qui peuvent toujours passer pour du désordre. La « langue » est coextensive à l'émergence de cet ordre potentiel, entre aléa et régularité.
- 19 **A) Le renversement herdérien.** Cette nouvelle puissance « va naître » ; elle naît, en effet, d'une naissance difficile, tortueuse, non sans équivoques, dans les méandres convulsifs de l'oeuvre de Herder, un continent à lui seul qu'il est impossible de ramener à quelques thèses. On soulignera trois traits principaux :
- 20 a) *Le caractère natif de la langue.* J'entends par là une « nativité » (pour reprendre le latin « *nativitas* » qui s'emploie au Moyen-Age, qu'on trouve en particulier chez Abélard<sup>8</sup> qui surmonte la dualité « nature/institution » pour les combiner en une synthèse originale : un « natif » qui plonge dans l'immémorial (quasi-nature) pour y puiser la force d'une invention toujours actuelle (institution instituante). Ce faisant, Herder s'efforce de donner un statut à la « langue maternelle », enjeu d'un constant débat jusqu'à la Renaissance (langue spontanée, populaire, « vulgaire » - Dante -, contre langue officielle - latin scolastique -).
- b) *La question de l'origine.* Question relancée et complètement renouvelée, car l'origine n'y est plus cette institution humaine autorisée par Dieu, mais une transformation par



l'homme seul de ses impressions en sonorités signifiantes, transformation qui fait en même temps naître l'homme à lui-même ; d'où « origine » doit s'entendre littéralement (Ursprung, « saut ») comme l'invention actuelle, agissante, des sonorités porteuses de sens ; c'est de moment en moment, par répétitions « originales » que surgit la langue, et l'homme avec elle.

c) *La fécondité herdérienne*. Immense et puissante. Dans le domaine historique et culturel : c'est à lui que l'Europe doit l'exaltation (et la frénésie) de ses multiplicités ; dans le champ de la théorie : il a largement ensemencé Hegel et Humboldt, dans leurs divergences mêmes.

- 21 **B) La surchauffe hégélienne.** La transfusion peut échouer par excès de l'une des puissances. Ce dont témoigne Hegel par une complaisance excessive à l'égard de la puissance absolue. Elle investit l'homme, sans doute, mais avec une force telle qu'il en devient, en quelque sorte, le rival de Dieu, exerçant, de manière seulement assourdie, puissance de « *collocutio* » homologue à celle que Dieu entretient en lui-même. D'où un nominalisme retourné qui reprend le thème d'Adam donneur de noms pour en faire le vecteur d'une puissance illimitée de langue, simplement étalée dans le temps d'une histoire longue, mais sûre de son droit et de son triomphe final. Tout se passe dans l'interne et l'intime de l'homme, enfoui dans « sa nuit »<sup>9</sup> où les noms engendrés par la « force donatrice de noms » cuisent longuement, subissant ainsi la mise en ordre opérée par la mémoire en attendant de servir l'ordre absolu (« posé nécessairement ») de l'esprit. On a, du coup, une langue absolue qui reproduit la puissance parlante de Dieu : verbe qui ne se pose que pour se déposer afin de se poser à nouveau, sans déviation ni perte ; puissance où le positif s'égale à un négatif au sein de transformations constamment réglées. Cette langue a un nom : dialectique, langue parfaite, achevée, mais à l'excès, trop forte, trop longue, trop sûre, langue universelle d'un esprit lui-même universel, abolie dans la mesure même de son horizon assigné.
- 22 **C) La langue bien tempérée de Humboldt.** Pour se maintenir, c'est-à-dire tout simplement pour se tenir, il faut à la langue une puissance intense, faite d'intensités transitives, à la fois virulentes et retardées (affrontant des obstacles et tirant sa force de les déjouer ou de ruser avec eux, par tensions différées et réactivées sans cesse) ; mais ces tensions ne lui sont pas conférées du dehors, c'est elle-même qui se les donne ou, mieux, qui ne se produit que dans cette stratégie ouverte de répétitions enchaînées et inventives, toujours neuves, sans prédétermination « originaire » ; son origine, c'est son être même, c'est-à-dire son faire et son devenir ; au fond, et tant pis pour le paradoxe, son origine, c'est son avenir (« à-venir ») frayé à coup d'interventions toujours discrètes et singulières. Rien n'est donné, tout est à faire. C'est pourquoi il n'est de langue que dans et par cette procédure d'inventions différentiantes ; ce qui entraîne, négativement, que la langue n'est pas langage (structure pré-donnée) et, positivement, que la langue n'est saisissable que dans les différences par lesquelles elle se dessaisit et se ressaisit de moment en moment.
- 23 Les différences sont partout. Du plus extérieur au plus décisif : on a d'abord les parlars multiples, corrélatifs de la diffraction de l'humanité en groupes et peuples peut-être non dénombrables ; on a, ensuite, la différence interne (« forme interne » que la langue se construit, ordonne du dedans d'elle-même) ; enfin, le lieu sans doute le plus dense de la différence : l'inter-locution des parlants, sujets de parole liés à la subjectivité de la langue qu'ils parlent, opérant par là des déplacements incessants (adieu à la « *collocutio* » divine).



- 24 Au fond, Humboldt répercute aussi loin que possible le séisme qu'a représenté la prise en compte de la multiplicité des langues (pluralité infinie et « constitution de séries : grammaire « comparée »). Deux conséquences sont particulièrement décisives :
- 25 a) *L'adieu au nom*. Celui-ci est, au fond, toujours un « nom propre », exprimant la propriété de la chose ; c'est aussi pourquoi les différents noms d'une même chose sont essentiellement « synonymes » (Cf. ces lignes de Boèce : « le Romain, le Grec et le barbare voient en même temps le cheval et ont aussi de lui la même représentation...mais le Grec désigne (vocat) le cheval d'une autre manière...<sup>10</sup> ») Les différences ne sont qu'externes (vocales). Or, cette fois, la différence se niche partout : fin de la synonymie. Mais pourquoi ? Parce que l'articulation de la « voix » et du concept est intime, radicale : de l'une à l'autre s'instruit un procès permanent qui les fait chacun, en raison même de leur « nature » opposée, des partenaires de l'oeuvre du signifier. Il n'y a plus de « noms », il n'y a que des « mots », eux-mêmes éléments parmi d'autres (verbes, particules, etc.) d'un ensemble en transformation constante. La « voix » est spiritualisée, tout comme le concept est « vocalisé » ; du coup, il n'est plus de concept au sens usuel (signifié essentiel, inscrit dans le ciel des fixes - idées -) ; tout « mot » est alors concept, mais en tant que variation singulière dans un processus ininterrompu.
- b) *La langue et le discours*. La langue n'est elle-même que dans sa mise en oeuvre, et celle-ci est toujours oeuvre, poursuivie, reprise, réinventée (dans les « discours » quotidiens comme dans les productions les plus raffinées). La langue ne se connaît que dans et par l'exécution qu'elle propose d'une partition qui s'écrit au moment où elle entre en oeuvre.
- 26 La langue manifeste le travail de l'esprit, esprit en travail de lui-même en même temps que de la langue, en interaction féconde en raison de leur incomplétude mutuelle.

## La différence saussurienne

- 27 Ce long chemin nous ramène maintenant à Saussure qu'il n'a jamais abandonné, même si celui-ci a pu en paraître absent. En fait, il n'a pas cessé d'en être l'aimant caché, tenu à distance, et non mis à l'écart, afin que soient réservées les chances d'une approche meilleure. Le moment est venu de dire si ces promesses ont été vraiment tenues et ce qu'elles permettent de monnayer : quel Saussure se profile au terme, mieux, à l'horizon, de ces longs détours, et en rapport à eux ?
- 28 **A) Saussure au carrefour**. L'image de Saussure est brouillée, de toutes façons : projet complexe d'une « linguistique générale », authenticité discutée du « Cours ». Mais peut-être que, rapportée à ce long cheminement, elle pourrait s'en trouver, sinon débrouillée, du moins mieux discriminée dans son opacité surchargée ; cette surcharge pourrait être allégée ou, mieux, différenciée, voire distribuée selon les deux axes qui se composent en se brouillant.
- 29 Premier axe, première figure : l'interprétation « structu-raliste », vulgate des commentaires saussuriens, arc-boutés à l'édition du Cours par Bally et Sechehaye (1916). Or, cette lecture pourrait bien, sans en avoir une expresse conscience, proposer une figure formellement nominaliste de Saussure : Saussure comme l'aboutissement, l'accomplissement du nominalisme dans sa longue histoire scandée par ses combats contre la « nature » (Aristote). La « structure » exprimerait cette anti-nature que le nominalisme explore dès ses origines, mais en faisant une option, subrepticement réductrice, sur la « puissance ordonnée, seconde » où ne demeure plus que l'ombre de la

« puissance absolue » et où tend à se reconstituer un ordre quasi-naturel. Le linguiste a alors un objet maîtrisable, mais dans cette même mesure, ne sacrifie-t-il pas la « langue » ?

- 30 Une telle question s'alimente au soupçon qu'un tel sacrifice évacue paradoxalement ce qui reste implicite et enfoui dans les formes anciennes (primaires) du nominalisme, c'est-à-dire précisément la langue dans sa puissance d'ordination en devenir ; potentiel d'actes réitérés, irréductibles à une structure, aussi finement agencée qu'elle soit ; non pas des agencements, mais des actualisations agissantes, coups et contrecoups dans une partie ouverte, sans fin. On est alors au-delà d'un accomplissement du nominalisme, dans son dépassement, voire sa transgression : dans le sillage frayé par Herder et Humboldt.
- 31 Question à triple détente :
- 32 a) il s'agit de savoir de quoi ou de qui Saussure opère la répétition (au sens de reprise, réeffectuation) ; c'est toujours une répétition, mais à embranchement significatif ;  
 b) soit Saussure répète, éventuellement pour l'accomplir, le nominalisme ockhamien, dont il se fait l'héritier exemplaire et exigeant, porté alors par une histoire longue, mais trop peu différenciée ; soit il répète le renversement herdérien (humboldtien), reprenant alors une entreprise beaucoup plus risquée (héritage instable, fissuré), à généalogie peu ou mal attestée (s'agit-il encore de nominalisme ? Quel nom la portera ?) et à horizon ouvert, (dont témoignerait le caractère inchoatif, émietté, fragmentaire des recherches dont le Cours est l'aboutissement provisoire) ;  
 c) effet en retour sur le « nominalisme » : s'agit-il d'une doctrine » relativement homogène et consistante, au prix d'une clôture inévitable, ou bien a-t-on affaire à un mouvement complexe, à variations fortes, s'inscrivant dans une histoire saccadée, à rebondissements multiples, dont le renversement herdérien serait une figure forte et avouable ? Question complémentaire : le nominalisme s'achève-t-il avec Humboldt, ou reprend-il vigueur ? Question subsidiaire : y a-t-il congruence entre cette question et les propositions de Michel Foucault sur une « coupure » significative autour de 1800 ?
- 33 **B Le clivage.** C'est à le soutenir et à le creuser toujours davantage que vont la « thèse » et les travaux connexes de Ludwig Jäger<sup>11</sup>. On ne se livrera pas ici au petit jeu d'un résumé forcément de seconde main. On rappellera seulement quelques traits décisifs :
- 34 a) *Les deux Saussure.* Il est essentiel d'opposer au Cours l'ensemble des notes manuscrites qui donnent une tout autre image des visées de Saussure et conduisent à considérer le Cours comme un texte apocryphe.  
 b) *La grande coupure.* Elle peut s'énoncer dans les termes d'une opposition : "sémiotique/ sémiologie"<sup>12</sup>. Le premier terme renvoie à une version nominaliste « classique » (lockienne) ; Saussure y perdrait son âme ; le second veut marquer une variation irréductible qui nous adosse à Humboldt (il faudrait y insérer Peirce) et ouvre sur un horizon absolument original : une théorie du sens porteuse d'une théorie du signe incompatible avec celle de Locke. En témoignent pour Saussure la lutte tenace contre toutes les réductions à une « nature », l'effort pour penser le spécifique de la « langue » et, en contre-épreuve ; sa position face à Whitney, exalté pour avoir opposé l'« institution » à la nature, mais écarté pour s'être tenu à des positions trop traditionnelles.  
 c) *Les noeuds significatifs.* Tout est alors à revoir. Pour s'en tenir au plus marquant : l'« arbitraire » du signe à sauver contre la tentation de le rabattre sur l'interprétation (nominaliste) par la « convention » ; la « nature » du signe où, précisément, tout porte à combattre la réduction à une nature, à un agencement stabilisé entre deux éléments alors

qu'on a affaire à trois instances (les deux « pôles » et leur synthèse, active, agissante, interaction sans repli sur des « données » préexistantes ; avec les conséquences radicales pour le « signifié », arraché au statut de concept essentiel, propulsé à celui de concept relationnel - « valeur » -) ; d'une manière générale, le statut des couples d'opposés (langue/parole, synchronie/diachronie, etc.) où opère, non une séparation tranchée, mais une coïncidence active, les deux termes interagissant l'un sur l'autre sans délimitation repérable.

d) *L'enjeu décisif*. Finalement tout se joue sur ce dont la langue est à la fois le témoin et l'acteur : un principe de liberté qui délivre la langue de toute attache à une nature donnée et l'ouvre sur un avenir d'inventions illimitées. (A revoir et à reprendre tout le discours saussurien sur l'« analogie », dont la généalogie nous ramènerait à Kant, singulièrement dans la *Critique du Jugement*<sup>13</sup>). Liberté difficile, inséparable de tensions et d'obstacles (mais ceux-ci témoignent encore d'une initiative propre qui ne s'oppose que ce qu'elle pose). L'arbitraire est dès lors arraché à la convention pour signifier une capacité d'explorations indéfinies, vers un avant toujours ouvert. Au fond, la « convention » passait un compromis avec la nature : dans l'écart qui se creuse avec la nature proprement dite s'institue un sous-ensemble qui en est le succédané relatif. Aussi le « nom » est-il virtuellement concept (Adam, en imposant les noms, tient compte de la nature des choses) ; avec la liberté, les noms entrent en libre production : formes différentielles dans un processus en transformation, où chaque variation est grosse d'une intention conceptuelle, mais non déjà arrêtée et fixée (conceptualisation en marche, sans détermination ni définition assignées). Une telle liberté entraîne des effets propres sur la démarche du théoricien (linguiste) qui cesse de s'ériger en possesseur de son objet pour devenir le témoin attentif, exigeant et humble des tensions qui le travaillent en tant que, parlant de la langue, il continue à parler la langue ; il n'y a pas de « méta-langage ». De cela aussi témoignent les brouillons et ratures innombrables de Saussure dont le Cours a fait l'économie.

## La différence sémiologique

- 35 On entre ici dans l'au-delà de Saussure, pour autant qu'il y ait quelque chose de tel et dans la mesure seulement où se laissent apercevoir, par profils et esquisses, quelques échappées, des points de fuite, en effet, plutôt que des perspectives bien repérables. Aussi se contentera-t-on de simples suggestions.
- 36 **A) Sémiologie en devenir.** Il n'est pas, pour elle, de « potentia ordinata » ; ou alors l'« ordonné » n'y est jamais qu'étape et figure partielle, traversée par un « ordonnant » qui remet en mouvement les invariants abusifs. Si Saussure opte pour la sémiologie, alors on ne saurait en attendre (et y attendre) une structure close. La théorie se prive d'accomplissement, mais en raison et au nom de potentialités meilleures.
- 37 **B) Sémiologie et pragmatisme.** Potentialités meilleures parce s'accomplissant par interventions discrètes et intenses. Ouverture amorcée par Humboldt. Mais c'est aussi tout le sens de l'entreprise de Peirce : sémiologie et pragmatisme y tissent des liens très étroits, au point qu'ils en deviennent l'un et l'autre indistingables ; c'est, au vrai, une seule et même tâche (là encore effectuée dans la vie pratique ordinaire tout autant que dans la théorie) : une sémiologie réitérée, productrice d'interprétations indéfinies.

38 **C) Liberté à l'oeuvre.** Elle revient comme la troublante et l'instigatrice, voire l'instauratrice, de toute l'entreprise, irradiant de proche en proche sur toutes les régions de la philosophie, lui infligeant un ébranlement stimulant. En guise de témoins, convergents dans leurs dissonances mêmes : Nietzsche (« Les mots ne sont que des symboles pour les relations des choses entre elles et à nous-mêmes, et ils n'importent en rien à la vérité absolue<sup>14</sup> ») et Alexander Pfander, phénoménologue dans les parages de Husserl, retrouvant la dynamique de la « supposition » (« Tout jugement se réfère nécessairement à un objet. Dans le choix de l'objet le jugement est en soi indéfectiblement libre... [d'où un entrelacement de la liberté du jugement à la nécessité de l'objet à laquelle il s'oblige]. Il est de l'essence du jugement de sacrifier librement et absolument de lui-même sa souveraineté face à l'objet et de vouloir en ce sens être absolument objectif<sup>15</sup> »). Tout se concentre alors sur le jugement, sur la puissance de juger (« *Urteilskraft* »). On remonterait jusqu'aux spéculations librement étymologiques de Hölderlin sur « *Ur-teilung* » (division, scission originaire) et sur son complémentaire, la « *Verbindung* » (liaison, jonction, contraction). Mais ceci ouvre à nouveau sur une longue, très longue, histoire qui rebondirait sur celle, déjà fort longue, qui vient d'être évoquée. On la laissera sommeiller, silencieusement, pour le moment ; elle vaudrait pourtant qu'on la réveillât, car il y va de l'histoire du « gai savoir ».

---

## NOTES

1. Pierre Alferi, *Guillaume d'Ockham, Le singulier*, Ed. de Minuit, Paris, 1989, p. 136.
2. Cité in Joseph Reiners, *Der Nominalismus in der Fruhscholastik*, Munster, 1910, p. 33.
3. Cité in Erwin Arnold, *Zur Geschichte der Suppositionstheorie*, p. 39
4. Cité in Lothar Kugler, *Der Begriff der Erkenntnis bei W. von Ockham*, Breslau, 1913, p. 15.
5. Erich Hochstatter, *-Studien zur Metaphysik und Erkenntniskritik Wilhelm von Ockhams*, Berlin, 1927, p. 117.
6. P. Alferi, op. cit., p. 300.
7. In Vladimir Lossky, *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, Paris, Vrin, 1973, p. 353.
8. in E. Arnold, op. cit., p. 68.
9. Hegel, *Jenaer Realphilosophie*, Philosophische Bibliothek, Felix Meiner, Hamburg, 1967, p. 183 sq.
10. Boèce, in L. Kugler, op. cit., p. 23.
11. Ludwig Jäger, *Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee F. de Saussures*, Inaugural-Dissertation, Dusseldorf, 1975.
12. L. Jäger, *Der saussuresche Begriff des Aposeme als Grundbegriff einer hermeneutischen Semiologie*, in L. Jäger et Christian Stetter ed., *Zeichen und Verstehen*, Aachen, 1983.
13. Selon une suggestion de Manfred Frank, *Einführung in die frühromantische Ästhetik*, Frankfurt am Mein, Suhrkamp, 1989, p. 101.
14. In Thomas Boning, *Metaphysik, Kunst und Sprache beim frühen Nietzsche*, Berlin, De Gruyter, 1988, p. 93.
15. Alexander Pfander, *Logik*/ Halle, 2° éd., 1929, p. 88.